

La liberté en poche

Un article du Magazine littéraire

Editorial

En littérature comme en politique, il est préférable d'avoir une longue mémoire. L'exemple nous est donné, encore une fois, avec la saga des livres de poche.

Il est courant de présenter l'apparition de ces derniers, au début des années 1950, comme le rattrapage d'un « retard » sur les célèbres Penguin books (1935) et les fameux paperbacks des Américains Simon et Schuster (1939). Enfin, la France « démocratisait » sa culture, il était temps. Cette lecture accrédite l'idée, rivée à son bloc de certitudes comme une moule à son rocher, que, jusqu'à cette date, les Français ne lisaient pas ou peu et qu'ils étaient passés de l'ombre à la lumière grâce à l'apparition du petit livre à la couverture plastifiée.

L'ancêtre du livre de poche doit être plutôt à rechercher du côté de ce phénomène de l'Ancien Régime que les historiens connaissent bien : la littérature bleue. Par là, on nommait des petits livrets imprimés à Paris ou à Troyes, diffusés par les seuls colporteurs. Du XVII^e jusqu'à la première moitié du XIX^e siècle, des millions – vous avez bien lu – des millions d'exemplaires seront vendus. Mille deux cents titres seront publiés. Dans une France de cette époque présentée comme en partie analphabète, abrutie de servitude, le succès de ces livres bleus ne manque pas de surprendre. Si les premiers acheteurs ont d'abord été principalement des citadins – la petite et la moyenne bourgeoisie – à partir du XVIII^e siècle, les lecteurs sont en majorité des ruraux et des paysans. Littérature de seconde zone? Même pas! Le premier succès de la littérature de colportage fut *Les Quatre fils Aymon*, adaptation d'une chanson de geste du XII^e siècle. On en trouve pour tous les goûts: littérature de chevalerie, contes, récits de voyages initiatiques, ouvrages de mode ou politiques. C'est ce dernier point qui finira par indisposer l'ordre établi du XIX^e siècle.

« Enrichissez-vous ! », certes, mais pas par la lecture. La Bibliothèque bleue n'est plus seule à proposer des rééditions d'œuvres, et on l'accuse d'être dangereuse et de fomenter les révolutions. Mais il n'y aura même pas à interdire sa publication, car le développement industriel et les progrès de l'alphabétisation provoqueront le déclin de cette littérature.

Une loi de 1833 créa une commission chargée d'écarter tous les livres injurieux pour l'Église, contraires aux bonnes mœurs, ou présentant un caractère polémique à l'égard du régime et de ses représentants. À partir de 1852, les colporteurs sont tenus à l'estampillage des livres par la préfecture. Classe studieuse, classe dangereuse ! Le livre de poche a renoué depuis quelques années avec ce souci de s'adresser à tous. C'est ce qu'avait très bien anticipé Marc Kravetz dans *Le Magazine Littéraire*, en septembre 1970 : « Le poche, ce n'est pas la culture de masse, les privilèges demeurent, mais peut-être est-il le signe annonciateur d'une autre culture dont il serait l'instrument privilégié ». Une autre culture? Michel-Claude Jalard, l'avisé maître d'œuvre de 10-18 pensait que « sa vocation est désormais celle de la véritable édition. Le choix du « poche » n'implique pas un savoir préalable ; éclectisme peut-être, mais c'est tout de même préférable à l'achat automatique des prix littéraires ». C'est un secret de polichinelle que l'édition traverse des temps difficiles. La crise a bon dos. Toute l'édition ? Non. L'année 2008 s'est soldée par une progression de 2,5 %. Pas mal en période de crise. + 6 % rien que pour l'été dernier et 10,5 % pour Points.

Dans l'expression « livre de poche » qui deviendra peut-être un jour un genre littéraire (déjà les inédits...), il y a l'idée que j'aime d'avoir « en poche », c'est-à-dire à ma disposition mais aussi cachée, à l'abri des regards, une œuvre littéraire. On caresse, on manie l'objet, on le transporte partout, et surtout dans ses déplacements. On l'annote plus facilement. Moins intimidant, on le lit et on le réécrit. Ce que l'on nomme les « classiques » n'échappe pas à cette règle. Entre livre et libre, la différence est ténue, la concordance absolue. C'est déjà une forme de dissidence à l'air du temps de sortir de sa poche, un livre. Et quand il s'agit de [*La Princesse de Clèves*](#), c'est même aux yeux de certains, un acte de résistance... Pas de doute : dès la fin de cet éditorial, je vais dans une librairie faire provision de poches...